

Claude Mouchard

Mémoires autres

1

La mémoire d'un ou d'une d'autre, peut-il arriver – me demandais-je (il y a pas mal d'années : je reconstitue, bien sûr, et condense un trouble qui fut plus atmosphérique) – *qu'on ait, un jour, à lui reconnaître, sur soi-même, un pouvoir qu'on n'avait pas d'abord soupçonné?*

Il s'agissait alors de lire ou de faire lire, à l'université (Paris 8), Chalamov – en traduction française, bien sûr, dans un département de Littérature moderne. Le choix de ce sujet d'« U.V. » m'avait été permis par la tolérance un peu vague de mon département. Je n'en étais que davantage, et plus seul, livré au doute, semaine après semaine.

Les proses de Chalamov, sur-le-champ – en les découvrant par hasard dans une librairie – m'avaient été évidentes. (C'était le tout début des années 80 : le premier volume des *Récits de Kolyma* venait de paraître chez Maspero.) Mais de là à prétendre enseigner sur un auteur que je découvrais, en traduction, et dont je ne savais même pas s'il vivait et écrivait encore...

La salle, où venaient irrégulièrement, le Vendredi soir, de rares étudiants, était au rez-de-chaussée d'un haut bâtiment, récent (et qui aujourd'hui s'est simplement dégradé) en tôles et plaques blanches, gonflé de vide.

Aveugle, la salle. Ou plutôt l'un de ses côtés était à demi-vitré, de sorte qu'on aurait pu être vu du hall d'entrée, mais à ces heures-là il ne passait personne.

*

Une tension mémorielle incomparable, capable d'atteindre n'importe qui – *lecteurs de hasard, moi, quelques étudiants, deux, trois... – rayonnait à travers tout ce qui était dit, raconté, décrit, dans ce volume.*

Est-ce là encore ce que je cherchais à me formuler, dans les couloirs, après les cours, dans le métro, etc.?

Dans les mois où nous lisions, Chalamov était mourant, ou mort.

À partir de 1979, il avait vécu en maison de santé, et il fut – peu avant sa fin – transféré en hôpital psychiatrique.

Varlam Chalamov, né en 1907 à Vologda, entré à l'université de Moscou en 1926, avait été arrêté une première fois en 1929 pour « diffusion du *Testament de Lénine* ».

Libéré en 1931, il se consacre alors, à Moscou, à la littérature : « *J'écrivais jour et nuit... Mon plan était tracé: en 1938 un premier livre de prose. Ensuite un second. Un recueil de vers.* »

En 1937, sous l'inculpation, cette fois, d'« activité contre-révolutionnaire trostkiste » il est de nouveau arrêté. Il est envoyé dans la Kolyma (vaste région de l'Extrême-Orient soviétique). Sa peine, de cinq ans, sera allongée de dix ans en 1943. Il aura connu à Kolyma, dans les mines d'or, des conditions – froid, faim, travail, violences – auxquelles la grande majorité des détenus ne résistaient pas. Après la fin de sa peine et une période d'assignation à résidence, il revient à Moscou.

(C'est chez les traducteurs ou traductrices de Chalamov, bien entendu, que j'ai glané ces renseignements.)

Avant même son retour à Moscou, grâce à une certaine amélioration de sa situation, il avait pu recommencer à écrire. Il avait d'ailleurs fait parvenir à Pasternak quelques-uns de ses vers. La réponse du poète qu'alors il vénérât fut pour lui un éblouissement. C'était comme une invite à entrer dans le monde vivant de la littérature (ou dans ce qu'il prenait pour tel).

Ainsi le voit-on – dans l'une de ses lettres – bouleversé de recevoir un exemplaire du manuscrit du *Docteur Jivago* sur lequel Pasternak travaille encore. Et, pour le poète devenu romancier, il évoque le monde concentrationnaire d'où il est en train de sortir.

*«Il y a deux mois [écrit Chalamov à celui qui écrit alors *Le Docteur Jivago*], étranger à tout ce qui m'entourait, égaré dans l'hiver – un hiver indifférent aux hommes occupés à lui voler, avec leurs poêles, des îlots de chaleur dans leurs petites isbas perdues au milieu des cailloux et d'une forêt implacable – étranger parmi les étrangers, des ivrognes qui se moquent de la vie comme de la mort, j'essayais, timidement ou avec désespoir, d'échapper à la violence de ce monde qui écrase l'âme et la corrompt, un monde auquel je ne suis toujours pas habitué au bout de dix-sept ans.»*

La joie de rentrer parmi les vivants s'éteindra vite. Les mésententes surgissent – en particulier à propos du *Docteur Jivago* et de la façon dont y est évoqué le Goulag. Mais la résolution de Chalamov semble n'avoir jamais faibli. Il écrivit cette œuvre que son interminable détention lui avait interdite. Ce qu'il accomplit alors fut d'ailleurs certainement tout autre chose que ce qu'il avait jadis projeté.

Jamais de toute ma vie, disait à peu près Guennadi Aïgui – et l'un de ses amis russes approuvait (c'était un commencement de nuit après une promenade jusqu'à Saint-Benoît, la Loire grise, la pierre, les champs noirs) – *je n'ai vu un homme qui, comme lui, ne crût à rien, et qui eût une telle volonté.*

Chalamov mourut en 1982.

L'événement, à ma connaissance, ne suscita guère de réactions en France. Il y eut dans *Le Monde* une nécrologie rédigée par Nicole Zand, assez précise, factuelle, brève.

*

Peut-il se faire – essayais-je donc de demander à travers nos lectures particulières, les plus précises possible – *qu'on se découvre attaché plus fortement, ou tout autrement – à la mémoire d'un autre qu'à la sienne propre?*

Doutes, fatigue, en sortant de ce cours du Vendredi soir (étudiants peu nombreux, salariés, étrangers, dont aucun, je crois, n'avait entendu parler de Chalamov), dans les rues informes de banlieue, et parfois – décembre – la neige jaune.

Dans ces moments d'épuisement où la capacité de mobiliser volontairement ses souvenirs faiblit, la constitution même de la mémoire pourrait-elle se trouver comme exposée, à nu parfois, et livrée alors à des accidents, à des effets imprévus ?

Notre désarroi particulier, me disais-je alors, craignant de nous égarer, naît peut-être de l'emprise croissante, à mesure que nous lisons, de cette mémoire autre à laquelle nous ne savons comment répondre...

Ce n'est pas seulement la mémoire de quelqu'un d'autre; c'est une mémoire devenue autre. Cette altération est évidemment le fait de l'expérience vécue par Chalamov et de la façon dont il l'a subie...

Mais est-ce en même temps cette métamorphose qui la rend capable d'agir sur nos respectives mémoires?

Or, en même temps, ne s'imposa pas moins, dans ces semaines (mais alors à moi seul – sans qu'il soit à aucun moment question d'en parler, et surtout pas au « nous » que nous étions), induit par la lecture de Chalamov, le retour de la mémoire de quelqu'un d'autre encore. C'était une mémoire elle-même tout autre, quoique familière depuis toujours – sans que je me sois jusqu'alors jamais retourné vers elle de la manière dont je commençai à y être poussé par l'étude de Chalamov.

Ici, un peu plus loin, j'essaierai, brièvement, d'envisager cette seconde mémoire autre – telle qu'elle vint et revint dans ces semaines, énorme et légère, quasi muette, aériennement contraignante.

*

Il s'agit, dans les Récits, constatations-nous encore – alors que nous esquissions à tâtons des comparaisons (et des oppositions, sur certains points cruciaux) avec Antelme, Borowski, etc.) et tentions parfois de généraliser –, de souvenirs touchant à des faits où furent enveloppés des masses d'hommes.

Des faits? Des événements et des situations organisés contre ces masses. Le pouvoir réduisait ses victimes à survivre dans un état de déréliction, dans l'arrachement à tous les liens, dans la destruction de la possibilité de recevoir ou de donner, ou de se faire, simplement, entendre.

Le pouvoir visait de surcroît à effacer les traces de toutes ces existences et de ce qui leur était arrivé. La neige, d'ailleurs, lorsqu'elle revient chez Chalamov, contribue à accomplir l'effacement.

Dans les situations que Chalamov avait, comme tant d'autres, connues, la parole et *a fortiori* l'écrit étaient le plus souvent contrôlés, voire interdits. Et ce qui pouvait en subsister dans les camps était contaminé par la violence de tous les rapports, et en voie de décomposition (Antelme, dans *L'Espèce humaine*, a parlé d'un « enfer » du langage pourrissant : « Fange, mollesse du langage. Des bouches d'où ne sortait plus rien d'ordonné ni d'assez fort pour rester. C'était un tissu mou qui s'effiloçait. »).

Malade, le langage dans ces situations d'oppression extrême. Celui des bourreaux et de leurs ordres-aiguillons (comme dirait Canetti), celui, déchiqueté, des victimes. Les écrivains des camps auront eu leur expérience de la fragilité du langage.

*

Les *Récits de Kolyma* débordent le cadre habituel du témoignage et sa constitution autobiographique et historique.

Ce n'est pas seulement qu'on y sent, à travers les figures individuelles, la présence des masses de *zeks*. C'est aussi que plusieurs des récits rapportent les situations et moments dont ils font état non à l'auteur, mais à d'autres personnes, à des personnages.

Certains de ces récits vont même jusqu'à pénétrer les pensées de leurs protagonistes dans les minutes précédant leur mort. *Cherry Brandy* dit « du dedans » l'agonie d'un poète – qui n'est autre que Mandelstam. Or la mort est alors si inévitablement solitaire, voire secrète (il peut s'agir d'une exécution sans phrases dans la nuit), qu'il aura été évidemment impossible à l'auteur de recueillir du mourant ou de celui qu'on va tuer quelque ultime parole que ce soit.

L'unité même d'une expérience individuelle et, parfois, la vérifiabilité factuelle du récit sont par là mis en suspens ; or c'est justement lorsque ces deux principes de l'autobiographie sont en voie de se dissoudre qu'ils contribuent le plus à la tension énigmatique des proses de Chalamov.

De ces blocs de prose nous venait (comme du fond d'un réel subi dans la destruction de toute identité individuelle, et avec la puissance cruelle d'un en-deçà de tout « soi ») un rayonnement mémoriel.

*

« *Sur la neige* », courte prose publiée en tête des *Récits de Kolyma*, comporte à l'évidence des indications valant pour l'ensemble de l'œuvre.

« Comment peut-on tracer une route à travers la neige vierge ? Un homme marche en tête : suant et jurant, il se déplace à grand peine et s'enlise constamment dans la neige molle et profonde. Il s'en va loin devant, et des trous noirs et irréguliers jalonnent sa route. »

Telles sont les premières lignes de « *Sur la neige* ».

Réaliste, cette prose recourt à des souvenirs de camps et dit, avec des détails techniques, les manœuvres nécessaires – et combien épuisantes ! – pour tracer une piste dans l'« *infini neigeux* » de Kolyma.

En même temps, c'est une parabole. Il faut, nous fait comprendre Chalamov, réaccéder à un passé recouvert. Là où des millions piétinèrent, gelèrent, moururent, il n'y a plus, apparemment, que du blanc.

Toute mémoire de détenu aura connu le risque d'être détruite, victime de l'entreprise d'anéantissement. Et pourtant il arrive, à l'inverse, que la mémoire se donne, chez Chalamov, en tout cas (soit dans le pur effet des proses, soit dans les propos réflexifs de leur auteur), comme totale, tendue, inflexible.

Effacement de tous les souvenirs et traces ?

Ou conservation quasi absolue ?

Ce qui se retrouve toujours, c'est le froid, la puissance du gel : il efface dans le blanc, ou il conserve en figeant.

« ... dans le cerveau rien ne s'efface... » déclare Chalamov dans l'un des textes réunis dans *Tout ou rien* et où il décrit ses pratiques d'écriture. (*Tout ou rien* a été traduit plusieurs années après les *Récits*.)

«...quelque part dans le cerveau [déclare encore Chalamov] ces données sont conservées sur un nombre incalculable de bandes en sorte que, par un simple effort de volonté, je peux m'obliger à me rappeler ce que j'ai vu tel jour à telle heure de ces soixante années de mon existence.»

« *Soixante années* » : sa vie. Tout son passé se serait « *conservé* » de la sorte. Ne serait-ce pas cependant à l'épreuve des camps, que cette surprenante mémoire absolue a pu se révéler, sinon se constituer ? En fonction, d'abord, des nécessités de la survie ? Puis selon l'exigence de rendre compte ?

« .. *me rappeler ce que j'ai vu tel jour à telle heure* » : le ton est celui d'une certitude qui pourrait être requise – comme la projection d'une condition de possibilité – par sa volonté de témoigner : un rapport avec le réel advenu qui ne puisse être disjoint, et qui semble substantiellement – « *quelque part dans le cerveau* » – réel.

Ces propos de Chalamov (lorsque je les ai lus, bien après les cours que j'ai mentionnés, j'aurais voulu pouvoir – nos doutes me revenant – les donner à nos tentatives de plusieurs années antérieures) *éclaireraient-ils quelque peu l'effet de ses textes?*

Aideraient-ils à comprendre cette sensation qu'a le lecteur ordinaire (nous, alors, si divers, quasi inconnus les uns des autres ?) *d'une mémoire devenue autre que la sienne, et exerçant sur lui une emprise d'autant plus forte?*

Chalamov n'a pas été le premier à forger l'hypothèse d'une conservation intégrale – « *quelque part* » – du passé. Cette inscription cérébrale prend cependant, ici, une valeur implicitement historique, voire politique. N'y sent-on pas d'ailleurs une tentation de toute-puissance à laquelle il faudrait croire – contre la puissance écrasante et omni-enveloppante qui régnait dans les camps ?

Non qu'il y ait là une certitude heureuse. Ce cerveau qui conserve tout est dit, dans d'autres propos de Chalamov, sidéré par le froid :

« *Le gel, ce même gel qui transformait un crachat en glaçon au vol, arrivait jusqu'à l'âme humaine. Si les os pouvaient geler, le cerveau pouvait aussi le faire et s'engourdir, comme le pouvait également l'âme. Au front, on ne peut penser à rien.* »

Le gel anéantit, le gel conserve. Et la conservation n'est pas forcément un bienfait. Car l'impossibilité d'oublier est, bien avant le temps où Chalamov écrit, au camp même, surcroît de souffrance. Le soir, le détenu voudrait bien laisser s'effacer la journée (rocs à entailler, froid, faim, coups). Et voici qu'elle insiste durement, qu'elle continue, à la faveur de sa faiblesse, de régner sur lui.

D'où vient, nous étions-nous demandé dans nos lectures (déjà anciennes), l'éclat singulier, contenu et impérieux, des descriptions de Chalamov?

Peut-être la prose des *Récits* capte-t-elle l'inscription des sensations telles qu'elles s'imposaient, tyranniques, au cerveau d'un détenu à bout de forces. Et les poèmes de Chalamov, traduits des années après les *Récits*, le feraient également, par leur laconisme particulier – et, pour certains, plusieurs années avant que les *Récits* ne soient entrepris (mais de manière à les rendre, un jour, possibles).

Et la nature – ambiguë, et soudain toute violence, dans les *Récits de Kolyma* – ne participe-t-elle pas de la mémoire et de l'oubli ?

À Kolyma, la nature fournissait des moyens à l'organisation concentrationnaire : le climat et les immenses espaces (le « procureur vert ») interdisaient l'évasion (ou la condamnaient à l'échec). Et à l'effacement des traces auquel *Sur la neige* fait allusion, la terre et la végétation aussi pouvaient travailler : « *Comme l'herbe est plus oublieuse que l'homme!* » remarque Chalamov.

Les corps innombrables étaient-ils donc promis à se dissoudre sous la végétation ? Le sol de Kolyma, en profondeur, reste gelé (c'est le « permafrost »), et – comme le raconte Chalamov – on s'aperçut un jour que, pareil à une mémoire immobilisée, il conservait les cadavres : « *...le roc et le permafrost n'oublieront jamais.* » C'est ce dont un des *Récits* donne la preuve. Sous les attaques de bulldozers, voici qu'une colline s'ouvre. Et l'on découvre qu'elle est faite de corps entassés – qu'alors elle vomit.

*

Mémoire? Le mot convient-il encore? me demandais-je vers 1981 (dans un couloir de métro, par exemple, sur un tapis roulant repris pour la centième fois).

S'agit-il d'ailleurs de passé?

Une fois, dans ces cours, nous sont venus, je crois, les mots qu'on a depuis répétés et stéréotypés à propos du temps du nazisme : *un passé qui ne passe pas*.

Qu'est-ce, en effet, qu'un passé que rien n'a fait passer, et qui est tout prêt à se réimposer comme présent ? Que sont ces instants qui, chronologiquement passés, peuvent toujours réenvahir le présent de celui qui se souvient ?

Si le temps de Kolyma est resté si cruellement en attente, c'est, pourrait-on penser, que rien, dans la vie ultérieure de l'ex-zek (dans la douteuse liberté qu'il a pu connaître à Moscou à la fin des années cinquante ou au début des années soixante), ne lui a permis de l'élaborer en un passé tant collectif que personnel.

Mais les proses et les poèmes de Chalamov nous font sentir davantage : la constitution même du présent de jadis. Il fut tel, ce présent, que nulle mémoire au sens ordinaire ne pouvait le reprendre et l'emporter dans le temps.

*

Il n'y avait personne ... me suis-je dit une fois, brusquement, juste avant un cours (comme butant sur le trottoir, fixant le sol – de la brique rouge, peut-être, en poussière quasi fondue dans la terre).

Cherchais-je (trop directement ? grossièrement ?) à remonter, à travers proses et poèmes, jusqu'à la façon dont les choses, à Kolyma, arrivaient et étaient à mesure senties.

Personne (ai-je un quart d'heure plus tard répété) *d'assez présent pour faire passer les instants dans le passé.*

*On ne pouvait pas oublier sur le moment, ni le soir.
Le cerveau gelé n'avait pas la force de faire passer ce qui venait d'arriver.*

Hypothèses de lecteurs, pauvres et excessives. Elles étaient, cependant, moins guidées par le désir d'insinuer notre attention jusque dans les instants subis à Kolyma (et pour y devenir témoins du témoin) que par celui d'avoir accès à la constitution ou – sous l'effet de ce qui était arrivé – à la recomposition de cette mémoire.

Les instants, essayais-je de formuler encore, arrivaient de telle sorte qu'ils ne passeraient plus. Ils tombaient à la verticale, comme autant d'aiguilles de glace.

*Les instants successifs de la journée, figés dans leur violence, restaient simultanés.
L'étaient-ils encore pour l'auteur des Récits de Kolyma ?*

Ils persistaient, ces instants, faute d'une présence qui ait la force de les repousser dans le passé, le soir au moins...

Celui qui était là, dans le froid, ne se souvenait même plus de lui-même, suggère Chalamov. Il n'était plus – absent à lui-même, incapable de se rassembler, de se reconstituer en une intériorité et en une temporalité orientée – qu'exposition impuissante, une sorte de surface déroulée offerte à ce qui arrivait.

Nous avons eu (obligés les uns par les autres, dans cette salle, à formuler ce qui, de ces proses, rayonnait et nous transissait) à caractériser l'éclat surprenant, hypnotique ou hallucinatoire, de certaines descriptions.

Comment nous demandions-nous les choses – ciel ou champignons, baies, pin nain (un quasi double du «je», qui soudain se couchait sur le sol, s'abritant sous la neige à l'approche des froids les plus meurtriers) – devenaient-elles ces puissances à l'évidence énigmatique?

Tantôt les choses participaient de la cruauté organisée par l'administration.

Tantôt (lueur brève brûlant sur une eau dans l'aube, geste d'un arbuste, fuite d'un animal) elles devenaient des pôles à quoi secrètement le «je», si un instant il réemergeait, pouvait se rapporter. Pôles ambigus, car leur éclat semblait condenser ce qui se retirait de l'humain, de tous les rapports décomposés et dissous dans la nuit et le froid.

De ce qui était arrivé, essayais-je aussi, avant ou après ces séances, ou de la façon dont cela était arrivé, quelque chose se retrouverait indéfiniment chez le survivant. Pas seulement au plus loin de son passé chronologique, là-bas encore, à Kolyma, mais en lui – ou comme au-dessous ou en-deçà de lui: c'était encore, dans les moments mêmes où il écrivait, un fond de réel dévorant avec lequel il n'en aurait jamais fini.

*

Pourquoi Chalamov? me demandais-je (dans ces moments d'après cours où divers types de jugements se mettent à voler) avec plus de méfiance que d'ordinaire.

Un air de radicalité... Est-ce là ce par quoi nous nous laissons attirer ?

Cette neige, l'oppression, la nuit, etc. : « l'extrême » ? En venions-nous à croire frôler des tendances de la littérature plus ou moins récente ? Allions-nous prétendre retrouver dans toute la modernité ce qui s'imposait à nous par les textes de Chalamov ?

Chalamov aurait haï toute confusion de cet ordre.

N'a-t-il pas, en plusieurs endroits, attaqué des tendances ou usages de la littérature moderne – depuis plus d'un siècle – où s'était selon lui affichée une complaisance sentimentale ou ludique, voire cynique, envers des formes de brutalité qui devaient se retrouver dans le monde soviétique ? (C'est un point sur lequel il aurait des analogies avec Primo Levi et la critique que fait ce dernier de l'obscurité en poésie – dans des termes d'ailleurs injustes, ou à tout le moins rigides et unilatéraux.)

3

Il est évident, ai-je dit une fois de façon trop claironnante (pédagogique ? universitaire ?), que les multiples formes de témoignages (plus ou moins immédiats) ou de recours à la mémoire individuelle des bouleversements collectifs ont pris, dans les littératures du vingtième siècle, une importance singulière – et mal reconnue.

Témoigner: dire ce qui est arrivé. Mais ce qui avait eu lieu débordait toute prise individuelle possible. Il fallait du moins – d'abord – imposer du «de fait» brut: ce fait, oui, qu'immérgé dans ce qui avait lieu, on avait senti, pensé, on avait été là. Même si, dans l'impuissance et l'exposition, être là pouvait être radicalement altéré.

L'impulsion de dire de la sorte, pouvions-nous nous demander (au risque de nous acharner à ne marteler que des allusions), n'est-elle pas venue, dans bien des cas, des effets sur chacun de remaniements politiques et religieux tels que les événements les plus démesurés, affectant des masses d'humains, risquaient – faute d'une présence tournée vers les hommes et leurs destinées – d'être, au moment même où ils se produisaient, ou bien distordus, ou bien ... comme n'ayant jamais eu lieu?

C'était, en effet, trop et trop peu dire.

En sortant, embarrassé, alourdi par ce que j'avais prétendu affirmer ou indiquer (usant sans doute de «il faudrait» si vite creux) du politique, du religieux, et du témoignage, pourquoi – au détour d'un couloir trop haut, mal éclairé – croyais-je sentir

*... mais voici que sûrement, dans ces phrases,
je me mets à construire, et force
(grincements)(blocs grossiers et fades)*

*ou bien le faisais-je dès alors, cherchant à faire tenir – quoi?
ou.. à faire effet
– sur qui, sur quelle attention que j'aurais contrainte
dans la solitude d'après cours?*

s'inclure – dans une porte vitrée qui tournait, dans
des trouées d'obscurité ou chutes de lumières entre bâtiments –
des présences, des silhouettes noires ...

celles de haies de chênes noueux, des formes en pierre familières,
un chemin se perdant allusif?

*

Sur un plateau aride du Lot, quelle longue évidence mêlée de rage fut jadis vécue par deux ou trois générations telle que (soupçonnant qu'elle participa de la constitution de cette seconde mémoire autre à laquelle me renvoya la lecture de Chalamov, ou plutôt de cette mémoire dont la longue présence en moi me rendit trop sensible aux *Récits de Kolyma*) je me sens contraint de l'insinuer ici ?

Rien au-dessus, rien en face pour enregistrer ou répondre, quoi qu'il arrive, rien, amèrement, qui soit tourné vers ce qui pouvait arriver.

Dehors dans la nuit, – je crois qu'il me faut placer encore, ici, ce crayonnage grossier – sur le chemin, après une lecture de Hugo, celle, dans la maison alors encore familiale (toute de calcaire – la pierre évier), d'un livre rapporté (une génération plus tôt) d'une école primaire supérieure, broché (Michel Lévy?), ses pages si blanches, effrayantes...

Il n'y avait pas pour eux

(des clartés ou bruits courant sur ces choses, champs et pierres, qu'ils avaient – quelques-uns, dans la première moitié du xx^e siècle, d'une guerre à l'autre – vues, entendues, plus plus ou moins faites ou remaniées, pouvait-il me venir ce qu'ils avaient pensé ? « pensé » ?)

à compter

sur un regard en face tel que Hugo encore le voit, veut, en le disant, en fixant sa direction (en disant qu'il la fixe),

le voir, le faire voir

(rien, il est vrai, qu'un regard muet – œil luisant à travers les ramifications de vers des Contemplations aussi bien que rayonnant à travers branches du fond du couchant accidenté)

(puis Hugo soudain – dans Dieu – ne croit plus voir qu'un œil crevé, qui, à travers des membranes, se vide, brille encore).

*

... Et dans les couloirs et escaliers de l'université, parmi des étudiants très divers – des étrangers, découvrant l'Europe, des Coréens (la guerre, presque une troisième guerre mondiale, restée inscrite chez eux),

puis-je donc encore marquer, ici, qu'au plastique gris, aux éclairages pauvres, et à l'odeur d'eau des toilettes largement ouvertes, mi éventrées...

je sentais se mêler abruptement les falaises roussâtres du Quercy, la maison massive, à un étage, restée seule entière parmi tant d'autres disjointes, descellées, traversées de chênes, de buis devenus arbres

effets d'exodes ruraux successifs, m'avait-on expliqué dès mon enfance (avec, certes, d'autres mots)

et, donc, d'abord de la guerre de 14 (dans cette maison-là, en l'absence du père il avait fallu vendre le cheval, et il n'y en eut plus jamais – début d'une descente, avec épuisement, amertume...)

(La Première Guerre mondiale – je faisais allusion, dans ce cours, puis dans d’autres, plus tard, à des témoins et historiens, Genevoix, Marc Bloch, et à leurs commentateurs, Becker – engendra des foules d’écrits, de lettres, «témoignages» plus ou moins intentionnels de la part de ceux qui, partis prêts à se battre et «mourir pour la patrie», avaient découvert une tout autre guerre, enlisés, dès lors: boue, bien sûr, mort en masse sans trace....)

*

Sensations d’équilibres, des blocs très diversement rayonnant se répondaient (pans tombant à travers les propos que nous tenions après nos lectures, en sortant dans la nuit, pluie ou neige)
là où j’étais, où je découvrais m’être mis en décidant de parler de Chalamov.

Une autre mémoire depuis très longtemps familière – appelée par celle de Chalamov.

Pesées de temps différents, trop puissantes, mais simultanées
(La littérature, me disais-je, n’apprend-elle pas – tactilement, posturalement, respiratoirement – à mesurer et faire interagir des pressions et positions simultanées, parfois proches, soudain incompatibles?)

*

Du Lot...

*mais, avant de laisser se dévider ce qui suit continument (sans plus vouloir, en quelque sorte, reprendre souffle)
dois-je reconnaître que,
comme me l’a fait remarquer quelqu’un qui connaît ces données,
j’y choisis
une mémoire
et en exclus **une autre encore**, une au moins, tout aussi proche
qui m’aurait rapporté autrement
aux mêmes années, à ces événements?*

En fait, cette dernière donna si abondamment matière à paroles que je dois la taire et c’est la première, presque muette, que seuls les textes de Chalamov, leur tension, leur rayonnement de mémoire, firent (du moins sous certaines formes, ici par exemple) revenir...

du Lot (le nom du département était employé par la famille et par la plupart des gens du coin, candidats postiers, cheminots ou gendarmes) mes souvenirs sont d’abord ceux de la mémoire que je sentais (fin des années cinquante) chez la sœur aînée de ma mère.

C’était la mémoire d’une femme («Gabrielle»: j’avais souvent entendu son nom, dès après la fin de la guerre, dans des conversations familiales sombres, énigmatiques...

sanglots étouffés, ceux de ma mère, probablement, se retirant soudain dans la cuisine, le couloir de l'étroit appartement) qui, pour un adolescent, était alors sans âge.

Des faits, alors (quand j'allais passer des semaines dans cette maison depuis toujours familiale et devenue sa maison), je le constate maintenant, elle ne parlait pas – ou presque.

Je croyais d'ailleurs en savoir assez : la mort de son fils aîné en 1944 à Dachau. D'elle, je n'ai rien appris de plus précis (à une ou deux exceptions près). Et il n'y avait, il n'y a que si peu de traces écrites.

Aurais-je pu parler de cela en cours? Ç'aurait alors été vouloir me donner, aux yeux des autres, part à quelque chose qui aurait prétendu être équivalent à ce que nous lisions.

Non: c'était plutôt au semi-mutisme de cette femme (de la mémoire en elle) que la prose de Chalamov, à la lire à haute voix, m'avait ramené. À son souffle bref, à l'accent, cette voix, trop grave, sa silhouette ramassée, un goût d'encre autour d'elle.

Ce qu'elle avait vécu – l'arrestation de son fils, sa déportation, sa disparition – étaient, dans les années où je retournai fréquemment chez elle (de 1956 à 1962 ?), plus loin de moi qu'ils ne sont aujourd'hui.

Tant de de pierres (ce que je savais qu'elle voyait toute l'année) dans les champs – et en murs ou murets, en falaises et rocs affleurant partout comme de l'os, partout. La culture depuis longtemps presque abandonnée, trop rude (plus de bœufs), mproductive. Elle cultivait des légumes à quelque distance, dans une cuvette argileuse, terrain familial. «... l'inargue», disait-elle ou entendais-je (méandres, inutiles ici, je me perds, complaisant) comme un raclement de lézard dans les cailloux, des traînées rouges. Petits chênes, rares figuiers. Des noyers. De l'ombre mordant les pierres.

En 1944, ses trois fils furent arrêtés par les Allemands, qui relâchèrent rapidement les deux plus jeunes, non sans les avoir interrogés. L'aîné, dix-neuf ans, fut dans un premier temps incarcéré à Toulouse.

Ils étaient plus ou moins communistes (une tradition rouge locale ?).

J'ai pensé brusquement, à Paris 8, qu'à ce moment-là Chalamov était à Kolyma.

Ce fils, elle put le visiter à Toulouse. Elle allait chercher son linge à la prison, le lavait, le lui rapportait. J'ai retrouvé (après sa mort à elle) dans une soupière quelques mots minuscules qu'il glissait dans les ourlets de ses vêtements.

Transféré à Compiègne, déporté dans un de ces trains que les journaux, à la Libération, appelèrent « trains de la mort », il mourut à Dachau.

À partir de quel moment cessa-t-elle de savoir ce qui lui arrivait ? Elle dut, bien sûr, croire à son retour. Puis vinrent quelques témoignages de déportés, douteux, contradictoires peut-être. Des radiesthésistes furent consultés – par sa sœur cadette.

Celle-ci, postière, trouva – par quel biais ? – le moyen d'obtenir des renseignements. J'ai pu, récemment, avoir accès à deux lettres confuses de 1949 – l'une d'un allemand,

écrite directement en français, l'autre, traduite, d'un docteur Blaha de Prague – évoquant (parmi d'autres précisions, et avec de pauvres précautions – « personnellement j'ai toujours refusé de préparer le corps ou la tête d'un Français, mais dans le cas de votre neveu (...) *je ne pouvais pas désobéir à cet ordre* » – la dissection d'une centaine de cadavres par jour, dont celle de la tête de [votre neveu], par un « étudiant polonais » – parce qu'« il avait une anomalie dans la mâchoire intéressant le médecin ».

Une quinzaine d'années plus tard, passant des semaines avec elle (étés orageux, semaines de Pâques souvent froides), sa solitude faisait pour moi partie des choses.

(Mari mort depuis longtemps, ses deux garçons, adultes étaient en ville... Ils lui donnaient du souci ; elle s'obstinait à gagner un peu d'argent pour eux ; je ne les aimais guère, ni leurs femmes, citadines sottes et méprisantes.)

On travaillait en silence.

Ai-je tort encore – oui, oui, probablement – de coller là, ensemble, ces souvenirs?

*Le mélange de leurs violences incompatibles,
je ne m'en avise que maintenant,
n'est-il pas écœurant?
Parce qu'il se serait fait depuis toujours
– dans la vie? chez elle (malgré elle)?
Ou plutôt en moi? dans des rêveries inaperçues
et glissant en moi malgré moi au fil des années?
Ou seulement ici, en écrivant,
en fabriquant, peut-être, des rapports,
pour faire un texte (non, pourtant!),
pour atteindre – avec un pauvre savoir-faire –
(j'y reviens) quelle attention?*

*«Du moins faut-il
– me dis-je (pour aussitôt re-douter) –
que j'expose cela aussi, pour une fois, tel que c'est,
y compris ce goût de faux.»*

*«Ça ne fera de mal à personne.
Personne, dans cette pénombre n'en verra rien, etc.»*

Omniprésentes volailles – cartons de poussins arrivant à la gare, sacs de nourriture, sciure, pelletées d'excréments ammoniaqués.

Deux fois par semaines : tuer cent ou cent cinquante poulets dans la très vieille cave (d'un coup de pince, elle leur coupait une artère), plumer (eau chaude, paraffine), transporter à la ville (fourgonnette 2 CV).

Odeurs violentes (plumes mouillées, sang, sciure, paille souillée).

Ses mains étaient rapides, gonflées jusqu'à être presque sphériques.

À son cou flasque et cependant comme gonflé lui aussi, au-dessus de la blouse grise, j'ai repensé en traduisant, avec Hans Hartje, *Eli*, le « mystère » dont Nelly Sachs

écrivit la première version dans l'espace d'une nuit de 1943, en Suède, après avoir appris, dit-elle dans une lettre, « *la mort de quelqu'un* » dans un camp en Pologne,

là où le cou du grand-père de l'enfant juif tué par un soldat allemand est dit désormais « *noué de mort* ».

Je ne m'interrogeais pas alors sur sa vie toute l'année, dans la solitude à peu près absolue de ce plateau déserté. Sortant, par exemple, en décembre, à la nuit tombée, pour aller enfermer ses poulets : tout ce qui pouvait arriver. La lutte contre les rats, ou un renard. Fusil. Pas un mot ou presque des jours durant. Le village à deux kilomètres ? Le téléphone ? Tout cela si chichement.

Dans les années qui suivirent, je ne la revis que brièvement (dans deux moments difficiles elle joua un rôle décisif).

Mais je ne travaillai plus jamais là-bas.

« *Un coup!* » : sa voix maintenant – une quinzaine d'années encore s'était écoulée – était un cri étouffé.

Elle était assise (chez mes parents) sur le bord d'un lit, en combinaison, très étroite et musculeuse à la fois.

« *Docteur, disait-elle, j'ai pris un coup.* »

Elle s'était mise (au cours du repas organisé plus ou moins pour elle – une sorte d'adieu ?) à ne plus pouvoir avaler, fût-ce sa salive, qui montait lui mousser sur les lèvres (j'avais pensé à un œdème du poumon et appelé d'urgence un médecin : rien de tel).

Les mots bondissaient sur sa langue comme intenable, elle-même gonflée soudain.

Les mêmes mots, une heure durant. Elle ne se souvenait pas qu'elle venait de les dire : elle avait visiblement perdu toute mémoire immédiate.

Avant-bras repliés, mains devant sa poitrine, comme toujours au moment de travailler, d'apporter à manger aux autres – ou comme pour les interposer ?

« *Docteur (elle n'avait pas oublié l'usage appris, précautionneux, de ce titre) j'ai pris un coup sur la tête* ».

Je me suis demandé alors si on sentait alors ce qu'elle avait subi...

si, plutôt, on entendait enfin ce qu'elle s'était dit, des années durant, là-bas, en s'endormant

et, surtout, en se réveillant – ce même coup tombant à chaque aube ou pré-aube – après des rêves où le réel avait pu être suspendu (où le disparu pouvait être là).

Les mots, noirs soufflés, sortaient de sa tête que je sentais s'ouvrir, être projetée hors, se mêlant, terreuse, étincelante, à l'air...

« *J'ai pris...* » : on ne savait pas si ce passé était tout récent ou...

Avais-je en fait toujours senti ce même instant dissolvant tomber perpétuellement à travers tous les autres ?

« *Un coup* » : elle disait peut-être ce qui, de la tête aux pieds ; l'avait centralement disjointe d'elle-même (et continuait de le faire) jusqu'à atteindre sa place même,

rendant celle-ci (dans la succession des vies, dans leurs réciprocitys inextricables)
absurde, dénudée :
là, en elle, vieille femme sans mémoire, là où elle était,
un osseux affleurement dans l'air et le temps.

« *Un coup* », soufflait-elle, assise au bord du lit comme sur du vide.
De quoi se souvenait-elle alors ?
Seulement du coup lui-même, comme abstraitement, sans contenu ?

Vide, le coup tombant encore,
dans la pièce moderne (vitres, rideaux fades),
jusqu'à quelle dure transparence au-dessous de ses pieds ?